



MARIN
MĂLAICU-HONDRARI
LE LIVRE DE TOUTES
LES INTENTIONS

TRADUIT DU ROUMAIN PAR LAURE HINCKEL



ROMAN

MARIN MĂLAICU-HONDRARI LE LIVRE DE TOUTES LES INTENTIONS



Le narrateur du *Livre de toutes les intentions* a quitté sa Roumanie natale pour bourlinguer sur les routes d'Espagne et du Portugal, animé par une double obsession : écrire un livre en une nuit et rassembler dans ses pages la vie de tous les grands écrivains suicidés. Qu'il sillonne le pays à bord d'une Lexus « empruntée », garde un garage à l'abandon ou loge dans une sorte de chenil délirant, ses pensées ne s'éloignent jamais vraiment des « embaumés exemplaires », qu'il s'agisse de César Pavese, Sylvia Plath, Cortázar, ou même Diane Arbus, Kurt Cobain.

Une femme traverse sa vie, une certaine Iris, qui prend forme dans sa fumée de cigarette ou quand il retrouve « un bout de liste de courses, une pince à linge cassée, quelques grains de riz »...

Dans ce bref récit d'une liberté explosive, Marin Mălaicu-Hondrari réussit à mêler road-trip et méditation, amour de la poésie et excès de café, composant de façon inattendue une sorte de galerie à la fois loufoque et érudite des grands suicidés de la littérature, accompagné par une musique endiablée, celle du « tacatacatat ininterrompu des touches » de sa machine à écrire et rêver.

Marin Mălaicu-Hondrari est né à Sângeorz-Bai en 1971. Cet écrivain roumain, à la fois poète et romancier, est également traducteur de l'espagnol, avec à son palmarès de grands noms comme Roberto Bolaño, Mario Vargas Llosa ou Alejandra Pizarnik. Il a publié un recueil au titre évocateur : *Le Vol de la femme au-dessus de l'homme* et écrit, en collaboration avec le réalisateur Tudor Giurgiu, le scénario d'après son roman *Apropierea* pour le film *Parking*, sorti en 2019.

Traduit du roumain par Laure Hinckel

.....
WWW.INCULTE.FR
.....

**LE LIVRE
DE TOUTES LES INTENTIONS**

© Marin Mălaicu-Hondrari, 2006

Titre original : *Cartea tuturor intențiilor*

Pour la traduction française : © inculte, 2021

**LE LIVRE
DE TOUTES LES INTENTIONS**

MARIN MĂLAICU-HONDRARI

TRADUIT DU ROUMAIN PAR LAURE HINCKEL

éditions inculte

UN

Kleist – le plus frénétique de tous. J’ai commencé comme ça. Heinrich von Kleist – le plus frénétique. Mon préféré aussi. J’ai senti tous mes os craquer. Je m’apprêtais à écrire un livre sur des morts. Iris m’avait fait remarquer que si j’étais « comme ça », c’était parce que je privilégiais leur compagnie à eux, les défunts. Embaumés et exemplaires. Cela faisait des années que j’aspirais à leur fraternité déraisonnable. J’étudiais les armes à feu, la corde, les armes blanches (le stylet, incontournable, le coupe-chou, la lame de rasoir), j’alignais les comprimés (un minimum de vingt-cinq), je contemplais les eaux, j’inspirais à toute force le gaz de mon briquet, je parcourais les ponts, je grimpais dans les tours. Je n’avais pas la moindre intention de me supprimer.

Le stylo avec lequel j’écris est un cadeau d’Iris. Je l’ai reçu au moment où je suis parti et il a ressuscité deux désirs : celui d’écrire un livre en une nuit et celui d’écrire un livre sur les suicidés. Pour dire les choses, je ne me sentais pas capable de réaliser un seul de ces deux souhaits ; écrire un livre en une nuit, je n’en avais pas la force, et le livre sur les suicidés me jouait des tours, il faisait du surplace ou, quand il partait, c’était à tort et à travers...

Iris ne savait rien de mes projets littéraires, alors elle a été surprise de me voir heureux de recevoir un cahier, en plus du stylo. Elle m'offrait exactement ce dont j'avais besoin pour commencer.

J'étais seul dans ma caravane, mon cahier ouvert sur mes genoux. Penché sur lui, j'admirais sa couverture en cuir. La nuit tombait, plus de douze heures d'obscurité et soixante pages au moins m'attendaient. J'allais l'écrire, mon livre d'une nuit, mon livre sur les suicidés, et ensuite m'écrouler. Ce n'était pas un moment pour le café ou pour la musique, Iris se trouvait à quatre mille kilomètres.

Tant qu'à faire, autant ne plus jamais travailler, puisque je ne mettrai pas de point final. Que je puisse dire : les dernières lignes datent de la nuit passée. C'est tout. Iris a commenté : « Ceux qui n'écrivent plus n'échappent pas à la pâleur de la bête. » Parfait, comme ses paroles d'alors me convenaient maintenant. La pâleur de la bête, même les suicidés n'y coupent pas. Mais pourquoi dire ça à leur sujet ? Ne pas me presser. La pâleur de la bête, même ceux qui ne se suicident pas ne peuvent l'éviter. C'est un peu la même chose, ou je me trompe ?

Je n'étais pas près d'arriver. Je venais de me souvenir d'une photo d'Iris et moi et j'ai esquissé un mouvement pour me lever et la coincer au-dessus du miroir. J'ai renoncé à temps, je veux dire que je suis resté penché

sur le cahier même si sur cette photo Iris ressemble à Alejandra Pizarnik. Mais Iris ressemble aussi à Sylvia Plath et à Anne Sexton et à Virginia Woolf et à Cesare Pavese. Se servir de l'eau, des pierres, des comprimés comptés avec soin...

J'ai demandé à Iris : « Si tu avais l'intention de te suicider, comment tu ferais ? Tu prendrais quoi ? » « Toi », a-t-elle répondu. Elle était à moitié endormie, ça m'a semblé sibyllin. J'ai tourné en rond pendant un moment puis j'ai repensé à Kleist et à Vogel, le couple tragique. Iris pensait rarement à ces deux-là, le suicide était la dernière de ses préoccupations. Grande masturbatrice, elle avait l'habitude de s'offrir à elle-même beaucoup de plaisir, c'est du moins ce qu'elle m'a dit quand je lui ai demandé pourquoi elle ne se suicidait pas. Je n'ai rien rajouté, mais je doute vraiment qu'un bouton de chair puisse te maintenir en vie.

J'ai fait comme le Bartleby de Vila-Matas dans le cas des écrivains du *non* : je suis descendu dans la rue. Les raisons qui poussent les gens à rester en vie, c'est à mourir de rire. J'ai rapidement eu l'impression que ce que j'avais fait était bizarre. Plus mes proches me présentaient clairement leurs raisons de rester en vie, plus je l'aimais, la très distinguée compagnie de mes défunts.

On dit qu'on trouve une solution à tout sauf à la mort. C'est peut-être ce que n'a pas supporté John Berryman.

Ou alors tu t'appelles Nerval, tu crois courir après un amour sans fin et tu le rencontres. Retombe sur tes pieds, quoi que tu fasses. Mécanisme rudimentaire mais solide. La vie qui va de l'avant. Suis le troupeau, si tu veux faire partie du grand rouleau compresseur, sinon, *adio*, qui s'en souciera ?

La nausée du même, de la conformité. *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, ce titre dit tout. La nausée de l'alignement du côté du rouleau compresseur. Le mal de l'alignement.

Je supporte difficilement l'idée que nombre de mes écrivains préférés ne se soient pas suicidés. Le premier auquel je pense est Beckett. S'il n'a pas été un suicidé exemplaire, il est au moins le taciturne exemplaire, celui qui a démonté l'engin compresseur jusqu'au plus petit de ses boulons, jusqu'aux oripeaux, jusqu'aux gravats, jusqu'aux bouches grouillant en tas. J'ai écrit *en tas* !!! En voilà, un exemple de rouleau. Je ne peux pas faire une chose pareille à Beckett voyons. Je dois être plus attentif. Au cours d'une nuit comme celle-ci, je ne pourrai pas perdre mon temps en corrections. Je dois écrire le plus sèchement possible. Sous la contrainte.

Je sens ma peau s'endurcir à mesure que j'écris. Chet Baker ouvrit la fenêtre et direction le ciel, aller simple. C'était à Amsterdam et là-bas le ciel s'est soudain rapproché.

La photo que j'ai voulu accrocher au-dessus du miroir a été prise à Amsterdam justement. Humour involontaire de nous qui avons tout de deux touristes. Iris est au premier plan et en petite tenue. Deux touristes à Amsterdam – voilà ce que dit cette photo. Sauf que ce n'est pas ça. Nulle part je ne me sens touriste. Quel que soit le lieu où je me trouve je m'occupe de mon travail : j'écris. J'ai la dose qu'il faut de maigre et de ridicule, ça me permet de prendre au sérieux le truc de l'écriture. Ma grandeur résiderait dans le fait de m'arrêter. J'occuperais alors la région enviée des mouvements infimes. Les pages tournées ne font pas autre chose que bruisser. Chaque page est d'une ubiquité effrayante. Chaque page est de sable. Ça y est, c'est clair, on sait tous qui a dit ça : Borges. Seigneur ! Je me rends compte qu'on peut écrire infiniment, qu'on écrira infiniment, qu'aucun livre n'aura le pouvoir de flétrir la littérature. Aucun livre et aucun geste, et même pas celui de s'ôter la vie. C'est affolant. « *i Por Dios, cuantas palabras!* »

Écrire un livre en une nuit, c'est la méthode forte pour arrêter d'écrire – du moins pendant un temps. Tout en une nuit. De force. Si l'amour ne se fait pas de force, eh bien la littérature c'est justement sous la contrainte, qu'elle naît. La contrainte comme instrument de précision.

« Il n'était qu'un petit oiseau sur les branches vides. »
Un vers de Trakl. « *Er aber war ein kleiner Vogel im kahlen*